

## LA FILLE DE JAIRUS.

Jésus ayant passé de nouveau à l'autre bord dans la barque , une grande foule s'assembla près de lui. Et comme il était au bord de la mer , un des chefs de la synagogue , nommé Jaïrus , vint , et l'ayant vu se jeta à ses pieds et le pria instamment en disant : ma petite fille est à l'extrémité ; viens , impose-lui les mains afin qu'elle soit guérie , et elle vivra !

Et Jésus s'en alla avec lui ; et il fut suivi d'une grande foule qui le pressait.

Comme il parlait encore , il vint des gens de chez le chef de la synagogue qui lui dirent : ta fille est morte , pourquoi inquiètes-tu encore le maître ? Jésus entendant cela dit aussitôt au chef de la synagogue : ne crains point , crois seulement.

Et il ne permit à personne de l'accompagner , si ce n'est à Pierre , à Jacques et à Jean frère de Jacques. Arrivé à la maison du chef de la synagogue , il trouva du tumulte , et des personnes qui pleuraient et criaient beaucoup. Il entra et leur dit : pourquoi faites-vous du bruit et pourquoi pleurez-vous ? cette petite fille n'est pas morte : elle dort.

Et ils se moquaient de lui. Alors les faisant tous sortir , il prit avec lui le père et la mère de la jeune fille , et ceux qui l'accompagnaient , et il entra dans le lieu où elle était couchée. Et lui prenant la main il lui dit : Talitha Coumi , ce qui signifie : jeune

filie, je te le dis, lève-toi ! Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher, car elle avait douze ans. Ils furent tous dans un grand ravissement. Et il leur recommanda beaucoup que personne ne le sût, et il dit qu'on donnât à manger à la jeune fille.

(MARC, V, 21 à 24, 35 à 43.)

L'évangile nous parle de trois personnes qui ont été rappelées à la vie par le sauveur pendant son ministère : Lazare, le fils de la veuve de Naïn, et la fille de Jaïrus. Chacune de ces trois résurrections a son caractère propre, et donne lieu à des applications spéciales. J'ai déjà eu l'occasion d'étudier avec vous les deux premières ; je voudrais aujourd'hui appeler votre attention sur la troisième, qui n'est pas moins remarquable que les autres ni moins salutaire à méditer. Les sujets qui se rapportent à la mort et à la résurrection sont constamment à l'ordre du jour dans la chaire chrétienne : à quelque moment que nous les abordions pour en tirer des exhortations et des consolations, nous sommes assurés de rencontrer parmi nos auditeurs bien des cœurs qui en ont besoin.

L'évangéliste nous parle d'un chef de la synagogue, nommé Jaïrus, qui vint se jeter aux pieds de Jésus et le pria instamment en disant : « ma petite fille est à l'extrémité ; viens lui imposer les mains pour qu'elle guérisse, et elle vivra. » Dans le récit parallèle de saint Mathieu, le père dit au sauveur : « ma fille est morte. » C'est là une de ces légères divergences qui se rencontrent fréquemment dans l'évangile entre les différents récits d'un même fait ; qui

ne sont pas des contradictions , et qui témoignent d'une rédaction indépendante pour chaque écrivain. Dans la circonstance actuelle , on peut supposer que Jaïrus dut s'exprimer à peu près ainsi : « ma fille est à l'extrémité : il est probable qu'elle est déjà morte à l'heure où je parle ; viens, je te prie , lui imposer les mains : guéris-la si elle vit encore , rends-lui la vie si elle est morte. » Chacun des évangélistes s'est attaché à une partie des paroles réellement prononcées par le père ; et leurs deux récits rapprochés nous donnent une idée complète de la scène qu'ils racontent. Les différences de cette nature , bien loin de porter atteinte à la vérité des récits évangéliques , en sont au contraire une précieuse confirmation , par cela même qu'elles éloignent toute idée d'un accord prémédité entre les écrivains.

Pendant que le sauveur se rendait à la maison de Jaïrus en réponse à sa prière , il accomplit un autre miracle sur une femme malade depuis douze ans , qui recouvra instantanément la santé en touchant le bord de son vêtement. A ce moment il vint des gens du chef de la synagogue qui lui dirent que sa fille était morte , et qu'il était inutile de fatiguer davantage le Maître. Quelque confiance qu'ils eussent en la puissance de Jésus pour guérir les maladies , ils ne lui supposaient pas le pouvoir de rappeler la vie dans le corps qu'elle avait quitté ; à leurs yeux la mort était l'anéantissement de toute espérance , et la limite infranchissable assignée au pouvoir de l'homme. Mais ce qui était impossible en effet pour l'homme

ne l'était pas pour Jésus ; et sans se laisser troubler par cette nouvelle , il exhorte le malheureux père à la confiance , il lui indique le secret de la victoire sur la mort même en lui adressant ces simples mots : « ne crains point , crois seulement. » Par la foi , la mort n'est plus à craindre , ni pour nous-mêmes , ni pour nos enfants. Par la foi nous pouvons défier « le roi des épouvantements » et lui dire , comme un triomphateur qui insulte à un ennemi vaincu : « ô mort , où est ton aiguillon ? » Par la foi les terreurs du sépulcre font place à la joie de la délivrance éternelle , et nous disons avec David : « même quand je marcherai par la vallée de l'ombre de la mort , je ne craindrai aucun mal : car tu es avec moi ! » Par la foi nous pouvons contempler sans amertume la couche funèbre où repose l'enfant qui faisait naguère notre joie ; car nous savons que « ceux qui dorment en Jésus , Dieu les ramènera avec lui. » Par la foi Jaïrus pouvait avoir le cœur en paix au sujet de sa fille bien-aimée , au moment même où il apprenait sa mort ; car sa fille était entre les mains de Jésus , et Jésus est le vainqueur de la mort. Il est probable que la foi de Jaïrus avait été faible jusqu'à ce moment ; il en était encore aux commencements de la vie chrétienne ; mais cette épreuve même devait servir à le faire croître dans la foi. La conduite du sauveur dans cette occasion est une image de ses dispensations envers les âmes qu'il veut attirer à lui. Lorsque le pécheur est sur le point d'être amené à une conversion complète , c'est alors bien souvent

que sa foi est exposée à des secousses qui semblent devoir la renverser et l'anéantir , à juger selon les vues humaines. Mais Jésus est là pour soutenir l'âme, pour surmonter ses doutes et ses craintes , pour fortifier son espérance qui chancelle , et c'est à ce moment même qu'il va lui révéler entièrement la puissance et la bonté de Dieu. Rappelons-nous cette exhortation du sauveur à l'heure de l'épreuve ; et quel que soit le chemin où il trouve bon de nous faire passer , fussions-nous en présence de la mort même pour nous ou pour ceux que nous aimons, entendons alors la voix de Jésus qui dit à notre cœur : « ne crains point, crois seulement ! »

Jésus dans cette occasion ne permit à personne de l'accompagner, si ce n'est à Pierre, à Jacques et à Jean , trois apôtres qu'il semble avoir mis à part pour être les témoins des actes les plus solennels de son ministère , et qui sont comme les représentants de l'église chrétienne. Plus tard , au moment d'accomplir le miracle , il fit sortir tous les assistants , à l'exception du père et de la mère et de ces trois apôtres. Il n'admet auprès de lui dans ce moment solennel que ceux qui étaient préparés , par leurs dispositions morales , à recueillir le fruit spirituel du miracle ; il écarte ceux qui n'y auraient vu qu'un objet de curiosité. C'est ainsi que le Seigneur cache ses mystères les plus sacrés à ceux qui se détournent de lui ; mais il les révèle à ceux qui le suivent , pour leur affermissement dans la foi. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, » nous dit le

psalmiste , « et son alliance leur donne la connaissance <sup>1</sup> ». C'est dans le même esprit que Jésus, après avoir accompli le miracle, défendit à ceux qui étaient présents de le divulguer : il les engageait ainsi à conserver au dedans d'eux-mêmes les impressions qu'ils avaient reçues, et à les méditer devant Dieu au lieu de les dissiper au dehors. C'est dans la retraite et le silence qu'on sent le plus efficacement la présence du Seigneur ; c'est dans la méditation solitaire que se développe en nous la vie spirituelle, et qu'elle jette dans notre cœur ses racines les plus profondes. Il faut apprendre à garder le secret sur les grâces qui nous sont accordées dans l'intimité du sauveur ; le plus souvent on ne les divulgue pas sans danger.

« Quand il fut arrivé à la maison du chef de la synagogue, Jésus y trouva du tumulte et des personnes qui criaient et pleuraient beaucoup, » selon l'usage de l'Orient ; « et étant entré il leur dit : pourquoi faites-vous du bruit et pourquoi pleurez-vous ? cette petite fille n'est pas morte : elle dort. » Le calme de Jésus fait un contraste frappant avec la douleur bruyante et agitée des personnes qui l'entouraient. Ce calme, qui se retrouve dans tous les miracles de Christ, est le signe de la puissance et de la grandeur. Les grands hommes sont toujours calmes, parce qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes et qu'ils dominent les événements ; l'agitation est un symptôme de

<sup>1</sup> Ps. XXV, 14.

faiblesse. Ainsi dans la nature les forces les plus puissantes sont les moins apparentes, et celles qui font le moins de bruit. L'éclair éblouit nos yeux, le tonnerre étourdit nos oreilles : et les hommes, qui s'arrêtent à l'apparence, appellent ces phénomènes les grandes forces de la nature ; tandis que la lumière, qui arrive chaque matin sans secousse et sans bruit, et qui par son influence douce mais irrésistible transforme la face de la terre, la lumière possède en réalité une puissance infiniment plus grande que la foudre. Telle est la puissance de Christ. Elle reste toujours calme et paisible ; et cette sérénité sublime, qu'il conserve au milieu de toutes les agitations humaines, est une preuve admirable que « jamais homme n'a parlé comme cet homme, » ni agi comme lui.

« Cette petite fille n'est pas morte : » Jésus déclarait ainsi que la vraie mort n'est pas celle que les hommes appellent de ce nom. Celui qui est mort dans le vrai sens du mot, ce n'est pas celui dont l'âme a quitté son enveloppe charnelle : c'est celui qui est éloigné de Dieu par ses dispositions morales. « La femme qui vit dans les plaisirs est morte en vivant, » dit l'apôtre ; l'homme qui ne vit que pour ce monde est mort au jugement de Dieu. Mais le fidèle qui a remis son âme entre les mains du sauveur n'est pas mort ; et l'enfant qui a été retiré de ce monde avant l'âge de raison n'est pas mort : « il dort, » nous dit Jésus : c'est le nom chrétien de la mort. Il est entré dans un état de repos et de sécurité

auquel doit succéder une vie nouvelle , de même que le réveil succède au sommeil. La mort , aux yeux de la foi , c'est un sommeil. Il semble que Dieu ait voulu nous donner comme un symbole visible de cette grande vérité , dans le calme qui se répand souvent sur les traits du malade au moment où il vient d'expirer. Souvent , pendant la première heure qui suit la mort d'un homme pieux , sa figure se revêt d'une beauté idéale qu'il n'eut jamais pendant sa vie , et qui frappe d'admiration ceux qui l'approchent. Pour lui le combat douloureux a cessé , les inquiètes préoccupations de la vie ont pris fin ; le fidèle vient d'entrer dans son repos , et son visage porte l'empreinte et le reflet du sabbat éternel. On dirait que l'âme n'a pas encore complètement abandonné son domicile terrestre , et qu'heureuse d'avoir achevé son combat , elle répand sa paix et sa félicité sur ces mêmes traits qui naguère exprimaient la fatigue et la douleur ; on croit l'entendre , au moment de quitter le corps qu'elle animait , chanter un doux et paisible cantique du soir , dont les derniers accents s'unissent déjà aux notes triomphantes du cantique éternel des bienheureux.

Mais parmi ceux qui entouraient en ce moment le lit de mort , la plupart étaient étrangers à ces grandes pensées ; et en écoutant la parole calme et confiante du sauveur , « ils se moquaient de lui. » Aussi Jésus les fit-il sortir. Ce n'était pas avec de telles dispositions qu'on devait rester dans cette chambre sainte , et assister à cette manifestation sublime de

la puissance de Christ. Il ne garda auprès de lui que ses trois disciples de prédilection, avec le père et la mère. Il est plus facile d'imaginer que d'exprimer ce qui dut se passer à ce moment dans le cœur de ce père et de cette mère, alors qu'ils se tenaient penchés sur la couche funèbre de leur enfant, dans l'attente anxieuse et solennelle de ce que Jésus allait accomplir. Qu'advient-il de ce corps tant aimé, naguère plein de vie et brillant des couleurs de la santé, maintenant pâle et glacé? Le sépulcre va-t-il rendre sa proie à la voix de Jésus-Christ? auront-ils l'inexprimable joie de revoir le sourire de leur enfant et de recommencer la vie avec elle? ou bien l'espérance qu'ils ont conçue un moment n'aura-t-elle servi qu'à rendre leur douleur plus amère et plus profonde? Cette situation, la plus poignante qui se puisse imaginer pour un père et pour une mère, ne dura pas longtemps. Jésus prit la main de l'enfant, cette main inerte et froide que nulle puissance terrestre ne pouvait ranimer, et dit ces simples mots : « Talitha Coumi, jeune fille, lève-toi ! » Ces paroles nous ont été conservées dans la langue même où elles ont été prononcées<sup>1</sup> : c'est là une preuve de l'impression profonde qu'en reçurent ceux qui les entendirent, et un indice précieux de la vérité du récit. A ces seuls mots, à cette voix calme et puissante, « la jeune fille se leva et se mit à marcher : elle était âgée de douze ans, » ajoute l'évangéliste. Es-

<sup>1</sup> L'araméen.

sayez, mes frères, de vous représenter ce que dut être une telle scène pour ceux qui en furent témoins, et surtout pour le père et la mère; quant à moi, je renonce à la décrire, je sens trop que toutes les paroles ne pourraient qu'en affaiblir l'impression dans vos esprits et dans vos cœurs. Pères et mères qui savez par expérience ce qu'est la douleur de perdre un enfant, rappelez-vous ce que vous avez éprouvé dans ces moments-là; revenez par la pensée dans cette chambre de mort, auprès de cette couche funèbre, à cette heure inexprimablement douloureuse où vous avez vu l'enfant, après avoir lutté contre la maladie, exhaler enfin son dernier souffle et devenir insensible à tous les témoignages de votre affection: représentez-vous ce que vous auriez éprouvé si à ce moment-là vous aviez pu, comme ce père et cette mère, courir à Jésus, l'amener auprès du lit de mort, et obtenir de lui, par vos larmes et par vos prières, qu'il rendit la vie à votre enfant bien-aimé! n'est-il pas vrai que vous portez secrètement envie à ces parents-là, et que vous vous estimeriez mille fois heureux si pouviez être à leur place? Et pourtant, pères et mères, si vous êtes chrétiens, si vous croyez à la parole de Jésus, vous n'avez rien à regretter: cette grâce merveilleuse que le Seigneur accorda aux parents de cette jeune enfant, il vous l'offre à vous aussi, que dis-je? il vous offre une grâce plus excellente encore: car si la fille de Jaïrus était rendue à ses parents, ce n'était que pour un peu de temps, et le jour devait bientôt revenir où ils seraient séparés

d'elle par la mort : tandis que Jésus veut vous rendre votre enfant à vous aussi, mais pour une réunion éternelle. Si la fille de Jaïrus était rendue à la vie terrestre, elle était par là même exposée de nouveau à tous les dangers et aux tentations de cette vie : tandis que ce petit enfant que le Seigneur a voulu retirer avant qu'il connût le combat de la vie, est mis pour toujours à l'abri du péché et de la perdition. Il n'est pas mort, mais il dort en attendant le réveil de la résurrection ; il est recueilli dans le repos réservé au peuple de Dieu ; à présent même, dans l'instant où je vous parle, il est avec Jésus dans le paradis, il vous donne là-haut un bienheureux rendez-vous, il vous attire puissamment vers les lieux célestes, et vous pouvez dire comme David : « il ne viendra plus vers moi, mais j'irai vers lui ! » D'où vient, mes frères, que ces consolations, si excellentes en elles-mêmes, nous consolent en réalité si peu dans nos deuils ? comment se fait-il qu'au lieu de nous réjouir dans l'assurance que nos enfants sont entrés en possession de la félicité éternelle, nous nous surprenions souvent à pleurer sur leur départ comme ceux qui sont en espérance ? hélas ! c'est que nous sommes des gens de petite foi ! Rappelons-nous la parole de Christ à Jaïrus : ne crains point, crois seulement. Croyons seulement aux promesses de Jésus-Christ, et l'histoire de Jaïrus et de sa fille pourra s'appliquer à nous et à nos enfants ; et nous serons aussi assurés de les retrouver un jour que s'ils nous étaient rendus dès aujourd'hui.

Après avoir rappelé cette enfant à la vie , Jésus ordonna qu'on lui donnât à manger. Ce détail , qui peut sembler d'abord minime et insignifiant , est en réalité profondément touchant et instructif. Le sauveur donnait ainsi la preuve que le rétablissement de l'enfant était complet , et qu'elle ne devait plus être traitée en malade ; cet ordre dut mettre le comble à la joie des parents , et bannir de leurs cœurs tout reste d'inquiétude. On peut encore conclure de cette circonstance, que Jésus ne fait jamais de miracle inutile : il arrête le déploiement de sa puissance divine à la limite précise où les moyens humains peuvent suffire. Pour rendre la vie à l'enfant mort il fallait l'intervention de la toute-puissance ; mais pour conserver la vie qui avait été rendue il suffisait des moyens ordinaires, et Jésus veut qu'on les emploie. C'est ainsi qu'après avoir fait sortir Lazare du tombeau par sa parole toute-puissante, il ordonne aux assistants de le dégager des liens qui l'enveloppaient, au lieu de faire tomber ces liens par cette même parole. Cette économie de la puissance divine , si je puis m'exprimer ainsi , est un caractère frappant qui se retrouve dans tous les miracles de l'évangile , et qui les distingue des faux miracles. Enfin, dans cette attention de Jésus à faire manger l'enfant se révèle une tendre sollicitude, qui est peut-être le trait le plus aimable et le plus touchant de cette admirable histoire. Après cet ordre souverain : « jeune fille , lève-toi ! » on aime à trouver au second plan l'ordre tout maternel de lui donner à manger : ces deux pa-

roles se complètent mutuellement, et la seconde ne cède en rien à la première. Leur rapprochement indique la présence de celui qui étend sa sollicitude aux plus petites choses comme aux plus grandes, qui donne la vie et qui la conserve à toutes ses créatures sans exception, qui gouverne les mille millions de l'armée céleste, et qui nourrit les passereaux.

Je voudrais en terminant appeler votre attention sur une grave leçon qui sort de cette histoire, et dont je n'ai rien dit encore : c'est que la mort ne connaît point d'âge, et qu'à toutes les époques de la vie il est nécessaire de s'y préparer. Quand la mort visita la maison de Jaïrus, elle tomba sur une petite fille de douze ans : quel sérieux avertissement pour les enfants de tous les âges ! Cette expérience, vous le savez, se renouvelle tous les jours : tous les jours nous voyons mourir non-seulement des vieillards et des adultes, mais des jeunes gens et des enfants. Dimanche dernier j'ai été appelé à présider deux convois funèbres : le premier concernait une petite fille de vingt mois, le second un jeune garçon de treize ans. Tout récemment j'ai appris la mort dans ma propre famille d'un jeune homme de dix-huit ans, qui jusqu'à sa courte et dernière maladie avait joui toujours de la plus robuste santé. Vous le voyez, jeunes enfants qui m'écoutez, votre âge ni votre santé ne sont point des garanties contre la mort, et même les moins avancés dans la vie ont besoin de s'y préparer. Il faut être en état de mourir en paix, mes chers

enfants, si Dieu vous rappelait de ce monde; et pour mourir en paix, n'eussiez-vous que douze ans comme la fille de Jâirus, ou moins encore, pourvu que vous soyez en âge de suivre les instructions de l'école du dimanche, pour mourir en paix il n'est qu'un seul moyen, qu'on vous enseigne chaque dimanche d'après l'évangile; c'est de donner votre cœur à Christ, ce bon sauveur, qui est mort sur la croix pour vos péchés. Ce que je dis à l'enfant, je le dis au jeune homme, je le dis à chacun quel que soit son âge. N'est-ce pas une chose étrange, mes frères, quand on voit tous les jours la mort visiter toutes les maisons indistinctement, et frapper dans tous les rangs de la société comme à toutes les époques de la vie; quand les vivants la rencontrent constamment sur leur chemin avec son lugubre appareil, n'est-il pas étrange que la préparation à la mort tienne si peu de place dans les préoccupations habituelles des hommes? Mais j'ai tort de parler, selon le langage vulgaire, de préparation à la mort. Ce n'est pas à la mort qu'il s'agit de nous préparer, mais bien à ce qui vient après, à la rencontre de notre Dieu et aux scènes de l'éternité. La mort en soi-même n'est rien: c'est une simple transition à une autre existence, qui est définitive et éternelle. C'est pour l'éternité qu'il faut nous préparer, et pour cela ce n'est pas la mort qui nous importe, c'est la vie. Il s'en faut bien que la parole de Dieu attache au moment de la mort la même importance que nous y attachons généralement. On résume tout dans la dernière heure, on s'i-

magine que c'est cette heure-là qui donne son caractère à la vie éternelle ; on se représente le lit de mort sous un aspect ou triomphant ou effrayant , et l'on fait dépendre le sort éternel de l'âme de cet aspect du lit de mort. Ces idées trop répandues , non-seulement dans le monde , mais dans l'église et dans les prédications , ne répondent pas à la réalité des choses. Les morts saillantes et tranchées , dans un sens ou dans l'autre , sont des exceptions. Pendant le cours de mon ministère , j'ai bien vu quelquefois des morts , sinon triomphantes , du moins heureuses , et dans lesquelles le malade rendait clairement témoignage de la foi qui le soutenait ; mais je n'ai jamais vu de morts effrayantes dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot ; je n'ai jamais rencontré un seul mourant , même parmi les incrédules , qui se montrât agité par les terreurs de l'enfer. Il y a de pareils exemples , je le sais ; mais ce sont des exceptions , et je n'en ai point rencontré encore. Dans la grande généralité des cas , les morts sont ternes et sans caractère. Ce qui domine en général chez le mourant , c'est la prostration physique et morale : il ne lui reste plus même la force de s'inquiéter de son âme et de travailler sérieusement à son salut , s'il a vécu étranger à cet ordre de pensées. Un tel état est en réalité tout ce qu'il y a de plus triste et de plus effrayant. Si le malade manifestait des doutes ou des craintes , on pourrait les combattre et essayer de l'amener à la paix qui est en Christ : mais que faire en présence de la prostration et de l'inertie ? qu'op-

poser à cet assentiment vague et superficiel , qui ne vient pas de l'expérience intime ? et comment s'assurer si un tel mourant est en état de se présenter devant Dieu , quand il a derrière lui une vie d'incrédulité ou d'indifférence ? Ce n'est donc pas la mort qui nous prépare à l'éternité , c'est la vie. Pour être en état d'aller à la rencontre de votre Dieu , ne pensez pas qu'il vous suffise de passer une heure avec un pasteur avant de mourir , ou de balbutier d'une voix expirante quelques prières sans énergie et sans amour ; le vrai champ de bataille où vous devez remporter la victoire sur la mort , c'est la vie active. Mourir est chose facile , et tous savent s'en tirer ; la chose difficile , c'est de vivre. Le lieu solennel et redoutable , ce n'est pas la chambre de mort , ce sont les endroits où se déploie la vie la plus active et la plus bruyante : c'est la place publique , c'est le comptoir du négociant , c'est l'atelier de l'artisan , c'est le cercle de famille ou d'amis , c'est la salle de bal ou de théâtre , ce sont toutes les scènes variées où se meut l'activité humaine dans les affaires ou dans les plaisirs : c'est là que se livre la bataille sérieuse et décisive , là qu'on gagne ou qu'on laisse échapper la victoire , là qu'on sauve ou qu'on perd son âme pour l'éternité. La plupart s'imaginent qu'ils peuvent partager leur être moral , et qu'après avoir donné leur vie au monde , rien ne sera plus facile que de donner leur mort à Dieu : illusion funeste , et qui plonge dans la perdition des multitudes d'âmes immortelles : Telle qu'est la vie aujourd'hui , telle sera la mort de-

main. Sans doute il y a quelques exceptions à la loi générale : quelques-uns , comme le brigand sur la croix, sont convertis à la dernière heure ; aussi longtemps qu'il reste au malade un souffle de vie , il est encore permis d'espérer qu'il donnera son cœur à Christ ; et si je parlais auprès d'un lit de mort, je ne saurais trop insister sur cette bienheureuse espérance. Mais ce n'est pas à des mourants que je prêche, c'est à des vivants , à des bien portants ; et je suis obligé de vous dire que ces conversions de la dernière heure sont de rares exceptions, et qu'il y aurait de votre part la plus insigne folie à compter sur un tel phénomène pour votre salut. Pour l'immense majorité des hommes, la mort est telle qu'a été la vie. Et la vie elle-même se compose d'une succession non interrompue de dispositions, qui se préparent et s'engendrent l'une l'autre. Dans l'ordre moral comme dans la nature physique nous moissonnons ce que nous avons semé , et chaque période de notre vie donne le ton à la suivante. Notre enfance influe sur notre jeunesse, notre jeunesse sur notre âge mûr , notre âge mûr sur notre vieillesse. Ainsi les dispositions que nous aurons à l'heure de la mort , et que nous apporterons dans l'éternité, sont le résultat de notre vie tout entière ; et la préparation pour la vie éternelle est une affaire de tous les instants. Il en est des biens du ciel comme de ceux de la terre. Quel est le bon négociant , celui qui est assuré de faire fortune ? ce n'est pas celui qui attend en sa faveur quelque coup du sort pour s'enrichir subitement et sans travail : de

pareils exemples peuvent se rencontrer de loin en loin, mais celui-là serait insensé qui ferait dépendre sa fortune d'un de ces jeux du hasard. Le bon négociant, c'est celui qui ne donne rien au hasard, qui met à profit toutes les occasions grandes ou petites, à mesure qu'elles se présentent, pour faire valoir son capital et l'accroître. De même si vous voulez obtenir le trésor de la vie éternelle, il faut y penser sans cesse, faire tout concourir à ce but suprême, mettre à profit tous les moyens de grâce, ne laisser échapper aucune occasion de travailler à votre salut. Aujourd'hui même une de ces occasions se présente à vous, un de ces moyens de grâce vous est offert par la bonté de Dieu : puissiez-vous en profiter ! prenez garde à la manière dont vous écoutez cet appel sérieux qui vous est adressé aujourd'hui par l'évangile et par Jésus-Christ lui-même ; votre disposition dans ce moment influera nécessairement sur vos dispositions à venir ; cette heure passée dans la maison de Dieu aura son retentissement inévitable à l'heure de votre mort, et jusque dans l'éternité. O mes chers amis, n'oublions pas que le temps est court, que notre vie s'enfuit, et que cette vie si courte et si rapide prépare incessamment notre avenir éternel ! Apprenons à « tellement compter nos jours que nous acquérions des cœurs sages ! » comme des serviteurs et des servantes fidèles, veillons dans l'attente du Maître divin, et préparons-nous de jour en jour pour sa venue : car il a dit : « certainement je viens bientôt ! » Amen.